

mes. Elle fit vendre la petite maison qui l'avait vue vivre et elle offrit la très modique somme qu'elle en retira à monsieur Pierre Desportes en échange d'une place à son foyer. Alors, ayant tout donné ce qu'elle possédait en ce monde, Françoise mangea sans trop d'amertume le pain d'un autre. Elle vécut tranquille, sinon heureuse, sous ce toit où l'on était bon pour elle ; et elle s'attacha à la compagne de Pierre Desportes dont la figure douce et frêle lui rappelait sa mère. De temps en temps, elle montait à la demeure de Louis Hébert, pour visiter les filles du premier cultivateur du pays ; on lui faisait fête à ce foyer joyeux, et les éclats de rire d'Anne et de Guillemette Hébert amenaient souvent un franc sourire sur ses jeunes lèvres sérieuses. C'est dans cette maison qu'en 1620, elle vit pour la première fois madame de Champlain, qui venait apporter l'éclat de sa radieuse jeunesse au foyer austère du fondateur de Québec. Récemment arrivée de France, Hélène de Champlain savait déjà l'histoire de Françoise par son mari, qui lui avait demandé de s'intéresser à l'orpheline, et elle sentit germer en son cœur une sympathie irrésistible à la vue de cette enfant douce, assez belle pour atténuer tous les mauvais génies, et qui n'avait connu de la vie que ses tristesses. Aussi, le baiser qu'en un geste charmant elle mit sur le front, était si affectueux que, de cet instant, Françoise ne se sentit plus seule au monde. Elles devinrent inséparables, et lorsque monsieur de Champlain, entraîné par ses travaux, quittait l'Abitation pour quelques jours, Hélène demandait Françoise pour charmer son ennui. Elles causaient beaucoup pendant ces heures, et madame de Champlain fut souvent surprise des ressources vraiment étonnantes de cet esprit si joliment cultivé. Durant ces dernières années passées dans la maison de Pierre Desportes, presque sans amis et sans distractions, Françoise avait lu et relu tout ce que contenait la petite bibliothèque de son père, la seule chose venant de lui qu'elle avait voulu garder. Comme elle était intelligente et réfléchie, cette lecture lui avait donné une solide connaissance des principes élémentaires de la science. Le raffinement im-

pulsif qu'elle tenait de sa race, et cette culture d'esprit acquise par elle-même, donnaient à sa conversation un charme étrange, rare chez une personne aussi jeune. Et lorsque monsieur de Champlain, revenu de ses voyages, trouvait Françoise à son foyer, il approuvait d'un sourire l'affection de sa femme pour l'enfant qu'il avait jadis promis de protéger...

...La lune haute dans le ciel projetait sa blanche lumière sur Québec enseveli sous les frimas. Le froid est intense ; la neige craque sous les pas pressés des passants qui se hâtent vers leurs demeures. Il se fait tard et dans la ville, généralement endormie à cette heure, on sent courir une animation insolite. C'est en cette nuit de Noël 1622 que fut célébrée sur la terre canadienne la première messe de minuit ; dans les demeures closes, on veille autour de l'âtre en attendant le moment de se rendre à la chapelle, aussi pauvre que l'étable de Bethléem, où doit se fêter le charmant mystère. Arrivée à l'Abitation depuis quelques heures, Françoise écoute madame de Champlain qui lui raconte la visite de deux petits Hurons, aux yeux de feu, venus dans l'après-midi porter de jolies babouches indiennes à la femme du "Grand-Chef des Visages Pâles". Françoise est assise aux pieds de madame Hélène, et l'énorme bûche qui s'écroule dans l'âtre enveloppe d'une rose au-réole la tête brune et la tête dorée. Et si joli, si attirant est le groupe que Philippe de Rougemont qu'on vient d'annoncer, s'arrête sur le seuil, fasciné par les deux sourires qui lui souhaitent la bienvenue. Cet autre Philippe de Rougemont, qui en 1535, suivit Jacques Cartier au Nouveau-Monde, avait transmis, avec son nom, l'amour des voyages à son petit-fils, comme lui officier d'artillerie dans un régiment de Rennes. Venu ici uniquement pour juger des progrès de cette terre que son aïeul avait baptisée au nom du roi de France, Philippe de Rougemont trouva l'entreprise du capitaine de Champlain si noble et le pays si beau qu'il avait décidé de fixer sa vie sur ce sol, destiné à voir revivre une seconde nation française en Amérique. Plus tard, un autre lien, et plus doux, l'attacha davantage à sa nou-

velle patrie. Dans la maison du premier citoyen de Québec, où il allait souvent pour les affaires du service militaire, il rencontra mademoiselle d'Aulny, la petite amie de madame de Champlain. Et il ne vit pas sans l'aimer cette jeune fille au front sérieux, qui lui souriait si doucement. Mais si parfois, ses yeux qui la contemplent en disent long sur les battements de son cœur, ses lèvres n'ont jamais trahi son doux secret. Pourquoi troublerait-il le calme de cette enfant, qui après avoir connu les orages a, pour ainsi dire, touché le port, puisqu'elle est la protégée de Champlain qui ne l'abandonnera pas ? Et a-t-il le droit de la priver du bien-être dont elle jouit dans cette maison où elle vient si souvent, pour la faire asseoir à son foyer pauvre ! Cependant, si pour l'amour d'elle il a renoncé à sa part de bonheur, il n'a pas pu s'empêcher de la voir, et après avoir causé avec son chef il entre souvent—comme ce soir—au petit salon, où, avec la maîtresse de céans, il trouve l'exquise créature qu'il aime. En voyant entrer le bel officier, un nuage rose a monté au blanc visage de Françoise, mais elle est maintenant distraite, absente. Cette nuit de Noël lui apporte une foule de souvenirs et en écoutant la causerie de madame de Champlain et de Philippe de Rougemont, elle songe aux joyeuses heures de son enfance, alors que son père emplissait de jolis riens venus de France son mignon soulier placé dans l'âtre ; son rêve continue lorsque tout à coup monsieur de Champlain, entr'ouvrant la porte, demanda à sa femme quelques minutes d'entretien.

Restée seule avec Philippe, Françoise tourna son regard vers lui ; et dans les yeux embrumés par la douceur du rêve, il lut tant de passionné regret qu'il oublia. Il se souvint seulement qu'elle était triste, seule au monde, et qu'il l'adorait. Poursé par son cœur, plus fort cette fois que la volonté, il dit d'une voix étouffée par l'émotion : "Françoise ! ne soyez plus si triste ; moi qui vous aime, je veux prendre sur mes épaules le fardeau de vos tristesses."

Un silence lourd, que Philippe eut la patience de respecter, tomba entre eux. Puis les paupières fines se relevèrent sur les yeux bruns "plus doux